

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ÉCHO

DU CABINET DE LECTURE PAROISSIAL

DE MONTREAL,

PARAISANT LE 1er ET LE 3me JEUDI DE CHAQUE MOIS.

LE PROCHAIN NUMÉRO DE L'ÉCHO PARAITRA LE 20 DÉCEMBRE.

Volume II.

Montréal, (Bas-Canada,) 6 Décembre 1860.

No. 23.

SOMMAIRE.—Chronique de la quinzaine.—Oraison funèbre des *Volontaires* catholiques de l'armée pontificale, morts pour la défense du St. Siège, par Mgr. Dupanloup, Evêque d'Orléans (fin).—L'histoire de l'Electricité par le Rév. Messire Billon, professeur de Physique au Collège de Montréal (fin).—Hymne à la Gloire de Pie IX, par Zéphyrin Meyrand.—Les Trois Souhais, par M. Paul Stevens, (poésie).—Guérisons attribuées à l'intercession de Notre-Dame de Pilié.—Le Roi Charles X parrain improvisé.

AVIS.

Nos abonnés sont instamment priés de nous faire parvenir au plus tôt par la poste le montant de leur abonnement.

S'adresser à M. Jean Thibodeau, gardien du Cabinet de lecture paroissial ou à M. Plinguet, imprimeur.

On peut aussi s'adresser à Messire L. Regourd ou à Messire Mercier, Directeurs de la Bibliothèque paroissiale, qui ont bien voulu se charger de recevoir les abonnements au nom des Éditeurs.

Chronique de la Quinzaine.

SOMMAIRE.—Cérémonie funèbre du 25 novembre pour les volontaires catholiques de Castelfidardo.—Le *Dies iræ*.—Le discours de M. Désaulniers.—La Chine, la Syrie, la Bulgarie.—Séances au Cabinet Paroissial.—Révd. Messire Giband.—M. Paul Stevens.—M. Rameau.—Décès du Révd. Messire Pilon, chanoine de Montréal.

Nous avons pu contempler dimanche soir, 25 novembre, une des plus belles cérémonies dont un chrétien puisse être témoin.

Quelle consolation pour le catholique, quand il pense à tous les moyens que Dieu a remis entre ses mains, pour venir en aide aux âmes chéries qu'il pleure ! Il les voit arriver à des plages réservées à de nouvelles épreuves et à des expiations redoutables, mais il peut contempler pour sa consolation, la puissance que Dieu a donnée à l'Eglise à la force de ses prières, de ses bonnes œuvres qui peuvent être si puissamment excitées par les cérémonies du culte, par la parole du prêtre, et en particulier par des manifestations comme celle dont nous parlons ici.

On ne l'oubliera pas, et comme en même temps on se souviendra de ceux qui en étaient l'objet, elle aura donc efficacement atteint son but.

Une des choses qui ont fait le plus d'impression,

est l'admirable et puissante exécution du *Dies iræ*. Tout concourait à y prêter de l'effet, une immense basilique, une assistance presque innombrable, l'habileté et la force des exécutants, enfin le choix intelligent du chef-d'œuvre de Mozart.

Quant à l'assistance, le pavé de l'Eglise était couvert de monde pressé dans les bancs, dans les allées et les avenues de la nef et des bas-côtés; au-dessus de cette réunion apparaissait encore une autre multitude en double et en triple perspective, dans les bancs en amphithéâtre des premier et deuxième Jubés.

N'était-ce pas une circonstance pleine d'impression par elle-même, que la grandeur de cette Eglise et la multitude qui la remplissait, rappelant la parole de la Ste.-Ecriture, que la foule des humains, dans ce moment solennel du dernier jugement, couvra la face de la terre, serrée comme l'herbe dans la prairie, et les épis dans les champs de blé.

A ce spectacle venaient se joindre les piliers et les galeries tendues de noir, le milieu de l'Eglise occupé par un catafalque surmonté d'un dais gigantesque, et s'élevant avec plusieurs rangs de cierges allumés sur des degrés qui semblaient comme le piedestal imposant du siège du Souverain Juge. De plus, les lumières disposées de manière à faire ressortir l'aspect lugubre de l'Eglise et éclairant une foule silencieuse, et pénétrée.

Au milieu de cet ensemble, de cette foule, tout-à-coup les trompettes et les instruments de l'Orgue, ont éclaté en faisant retentir, par le tonnerre des voix, ces paroles terribles :

Dies iræ, Dies illa !.....

Ce premier moment a été magnifique et a porté au comble l'impression et l'émotion de l'assistance. Comme la musique, en de telles circonstances et avec de tels éléments, pénètre et saisit l'âme !.....

L'homme de génie qui a médité sur ce qu'il avait à accomplir, a pris tous les cris de l'âme, ses sanglots, ses soupirs, ses angoisses et ses terreurs pour les faire passer dans les notes; l'on oublie le musicien, les sons qui frappent les oreilles, pour être tout entier

aux redoutables destinées de l'âme qu'il a voulu exprimer.

Quel bel emploi du génie quand il répond ainsi aux enseignements les plus grands et les plus élevés de la foi? Ces coups de tonnerre éclatant avec les premiers mots du *Dies iræ*, sont répétés encore, ensuite ils sont suivis d'accords et de successions de notes qui semblent comme les roulements de la foudre, se répercutant dans l'étendue des airs.

Après que la nature a apparu avec toute sa puissance, l'âme à son tour entre en scène avec ses déchirements et ses angoisses, elle rend éloquemment l'expression déchirante de sa terreur. C'est ce *Quantus tremor est futurus*, répété plusieurs fois, qui exprime son émotion et les accents terribles du *Chœur*, viennent répondre avec l'ensemble des voix et la masse des instruments :

Dies iræ, Dies illa !...

Ce commencement fait présager la beauté et la puissance du reste. Nous n'avons pas la prétention de tout énumérer, nous espérons que plus tard, dans l'*Echo*, une plume plus compétente accomplira cette tâche, comme aussi il nous semble qu'il serait à désirer qu'une séance du *Cabinet Paroissial* fut destinée à faire entendre de nouveau ce magnifique morceau du *Dies iræ*, dans son entier.

La scène change ensuite, et alors la trompette redoutable domine, dans un chant qui est surprenant de vérité et de majesté à la fois, jusqu'à ce que les voix se réunissant avec l'ensemble des instruments jettent le cri :

REX ! REX !! REX !!!

Alors nous assistons à toutes les émotions de la terreur, de la supplication et de l'angoisse.

Après ces impressions, l'âme se trouvait disposée à entendre la parole de l'éloquent prédicateur qui venait nous entretenir des pensées graves et touchantes de la mort de ces saintes victimes du dévouement et du devoir.

Nous n'analyserons point ce panégyrique, nous espérons qu'il sera reproduit et qu'il restera comme un souvenir important de ce jour. Qu'il nous suffise de dire qu'il était rempli des plus grandes beautés et qu'il a tenu les cœurs satisfaits et touchés pendant plus d'une heure qui a semblé passer rapidement. De grandes questions ont été soulevées et traitées avec une remarquable supériorité.

D'abord l'Orateur s'est attaché à éclairer et à convaincre, et ensuite il a touché vivement le cœur. Contre les difficultés nouvelles qui sont opposées maintenant à l'Eglise, des solutions fortes et puissantes ont été proposées, nous ne doutons pas qu'elles n'aient pu faire une sérieuse impression sur l'auditoire.

Nous pensons que le Souverain Pontife sera consolé par l'ensemble et la grandeur d'une pareille

manifestation qui a réuni dans la vaste paroisse de Montréal autant et plus de monde qu'on n'en a peut-être jamais vu, même dans les circonstances les plus solennelles. Nous pensons aussi comme nous le disions au commencement, qu'il en restera un souvenir, et que les âmes saintes qui étaient l'objet de cette pieuse cérémonie ne seront pas oubliées pendant les jours d'épreuve et d'affliction qui nous sont peut-être encore réservés pour longtemps. Que Dieu dans sa miséricorde abrège ces tristesses pour la gloire de son nom, pour la satisfaction de l'Eglise et des cœurs vraiment catholiques.

En attendant, des nouvelles importantes sont venues apporter des pensées moins tristes aux âmes dévouées aux intérêts éternels. Les troupes de la France unies à celles de l'Angleterre ont remporté les plus beaux succès sur les côtes de la Chine.

L'expédition de Syrie, malgré les difficultés qu'on lui a imposées, a réussi au-delà de toutes les prévisions, et si elle continue avec l'activité qui a signalé ses commencements, on peut espérer qu'une ère nouvelle de tranquillité va commencer pour les populations chrétiennes de l'Asie.

Enfin, avec quel étonnement et quels transports n'a-t-on pas vu ce fait merveilleux de la nation Bulgare venant donner quatre millions de ses enfants à l'Eglise Catholique dont elle était séparée depuis des siècles.

La nation bulgare est un démembrement de la grande nation slave, elle a donc des liens communs d'origine avec la nation Polonoise, avec les peuples de la Russie Blanche, avec les habitants de la Bohême, de la Valachie et de la Roumélie ; elle habite principalement la contrée connue sous le nom de *Bulgarie*, qui a pour bornes le Danube au Nord, les Monts Balkans au Sud, la Mer Noire à l'Est et à l'Ouest la Moldavie, et dont les villes principales sont Varna, Rouchouk, Silistrie, Widin, etc.

Soumise à la domination turque, elle a été célèbre au commencement de la guerre de Crimée. C'est là que fut le théâtre de la lutte entre les troupes Turques et les troupes Russes qui, ainsi qu'on s'en souvient, furent le plus souvent complètement battues.

La défense de Silistrie restera dans l'histoire ; Varna était le quartier général des troupes françaises qui de là s'embarquèrent pour la Crimée. Cette contrée a donc eu une certaine notoriété dans les derniers temps.

La nation Bulgare a été convertie par St.-Cyrille et St.-Méthode vers le VI siècle ; la légende chrétienne rapporte que St.-Méthode ayant parlé sur le jugement dernier devant le roi des Bulgares entouré de toute sa cour, et voyant que ce prince était ébranlé, exposa alors à ses yeux un tableau qu'il avait apporté avec lui et qui représentait le *jugement dernier*.

Ce tableau était un chef-d'œuvre et le roi tout ému de ce qu'il voyait, de la majesté et de la sévérité du

Souverain Juge, de l'aspect désolant des réprouvés, de la rage des démons, des flammes de l'enfer qui s'élançaient, des abîmes entr'ouverts, et en même temps de la vue consolante des élus réunis par les saints Anges et transportés par eux dans la demeure éternelle, dont l'entrée éblouissante de lumière paraissait dans toute sa splendeur, le Roi à ce spectacle fut convaincu, se rendit aux injonctions pressantes de St.-Méthode et détermina son peuple à embrasser avec lui la vraie foi.

Depuis ce temps les Bulgares se laissèrent envahir par le schisme de l'Eglise d'Orient.

Cette conversion inattendue va porter un double contre-coup en Orient ; comme Slaves, les Bulgares ont une grande influence sur les différentes nations de la même origine qui les environnent et qui sont depuis si longtemps plongées dans l'erreur.

Enfin, comme appartenant à l'Eglise Grecque, ils peuvent aussi contribuer à ouvrir les yeux aux populations d'origine grecque : par le voisinage de populations catholiques, il leur sera plus facile de reconnaître qu'elles n'ont pour se guider qu'un fantôme de religion, et pour s'abreuver que des sources taries et desséchées.

Après des événements survenus depuis l'année dernière, on conçoit que tous les esprits ne peuvent supporter également la peine, l'inquiétude qu'engendre une pareille situation : Est-ce à cette cause que nous devons attribuer la triste nouvelle que nous apportaient récemment les journaux ? Nous ne le savons pas, mais il n'y aurait pas lieu de s'en étonner : la jeune impératrice d'Autriche a quitté Vienne dans le plus triste état de santé et elle s'en va chercher le rétablissement sous un climat plus doux, dans les Iles Açores ; — en même temps, l'impératrice Eugénie, dont les populations avaient pu constater l'épuisement et la fatigue dans ses derniers voyages, est partie de Paris pour aller chercher quelques repos dans les montagnes d'Ecosse.

Le Rapport du général de Lamoricière a paru récemment, et il excite le plus vif intérêt.

On voit comment l'un des plus habiles hommes de guerre qui existent, avec 8,000 hommes de troupes, a pu tenir pendant vingt jours contre plus de cinquante mille hommes, et cela au milieu d'une population vacillante et sur laquelle il était impossible de s'appuyer.

Du reste il est évident qu'il n'avait pas à hésiter à combattre, malgré l'infériorité du nombre. L'illustre général le déclare en faisant appel à ses anciens compagnons d'armes, dignes juges d'un point de dévouement et d'honneur militaires. C'est ainsi que le général s'exprime à la fin de son rapport ;

« Je termine en répondant un mot aux reproches qu'on m'a adressés pour avoir publié au commencement de la guerre quelques documents qui me semblaient annoncer l'appui de la France.

« Je ne fais nulle difficulté de convenir que dans les premiers jours, j'ai cru à cet appui, et dès lors il était bien naturel de me servir de ces pièces pour soutenir le moral des troupes que je commandais. Mais on se tromperait fort si on voulait chercher l'explication du plan de campagne que j'ai adopté dans l'espoir du concours, qui semblait nous être promis.

« J'étais placé en présence d'une question de devoir et d'honneur, et si j'eusse tenu compte dans mes résolutions de la grandeur du péril qui pouvait nous attendre, mes anciens compagnons d'armes de l'armée française m'auraient renié, et j'ose même dire qu'ils ne m'auraient pas reconnu. »

Nous avons eu deux séances intéressantes au *Cabinet Paroissial*.

Dans la première, M. Giband nous a fait connaître les sentiments religieux de Mozart, dans un travail complet et bien écrit. M. Stevens a lu un conte intitulé *les trois souhaits*, qui a distrait agréablement l'auditoire ; enfin quelques jeunes artistes et amateurs de Montréal nous ont fait entendre plusieurs morceaux de musique, parmi lesquels le *Chant des Montagnards* et un *Chœur de Soldats* magnifiquement exécutés.

Dans la seconde séance qui a eu lieu vendredi dernier, 30 novembre, M. Rameau nous a donné une seconde lecture intitulée *du Patriotisme* : il a été très écouté et souvent applaudi ; on s'est encore plu à reconnaître qu'il avait parfaitement reconnu les besoins du pays, les aptitudes et les qualités de ceux qui l'habitent, et que ses suggestions sur la manière de profiter des forces et des éléments que renferme l'Amérique du Nord étaient aussi judicieuses que pratiques.

C'était comme une continuation de sa première lecture ; après nous avoir rappelé les prodigieux accroissements de la race française en Amérique depuis un siècle, il nous a montré ce qu'on pouvait encore en attendre maintenant, s'il y avait une organisation sage et intelligente des forces, une entente entre les différents groupes de la population, enfin un système d'aide et d'assistance fournies par la population déjà établie, à la population qui cherche à s'étendre et à s'établir.

De tels écrits restent, ils sont comme la semence ; si les fruits ne paraissent pas aujourd'hui, ce sera pour demain ; c'est ainsi que conclut le journal l'Ordre, en rendant compte de cette lecture.

Nous ne terminerons pas sans parler de la mort si édifiante et si regrettable du très-révéré Messire Venant Pilon, Chanoine de la Cathédrale. Jeune, rempli d'ardeur et de dévouement à la cause de l'Eglise, il eût pu lui rendre encore de nombreux et utiles services, par son zèle et son éloquence.

Plusieurs œuvres fondées ou desservies par lui rappelleront longtemps son précieux souvenir au milieu de nous.

Il n'avait que trente huit ans, et avait quinze années de prêtrise pendant lesquelles il employa son zèle avec une ardeur infatigable.

C'est ce qui a pu contribuer à altérer une santé délicate avec laquelle il accomplit beaucoup de choses en peu d'années. De plus, il sentait vivement les peines, les épreuves, les afflictions de l'Eglise, il ne s'endormait pas dans la sécurité, mais il avait sans cesse l'esprit excité par les angoisses profondes au milieu desquelles se trouve actuellement le St.-Père et la grande famille catholique.

Cette sympathie et cette inquiétude ont pu aussi contribuer à porter un coup sensible à une organisation si vive et si fragile, mais le Seigneur saura récompenser, ainsi que nous le dit la Ste.-Ecriture, ceux qui sont attentifs et vigilants au milieu des périls et des épreuves du temps présent.—*Beati servi illi, quos cum venerit Dominus, invenerit vigilantes.*—S. Luc. XII. 37.

Aussi, au milieu de la maladie, parmi les plus grandes souffrances, son cœur était occupé surtout des afflictions du St.-Siège.

Il a quitté nos peines et nos inquiétudes ; qu'il est heureux ! il voit sans doute maintenant dans le ciel le triomphe prochain de cette Eglise qu'il a servie avec tant d'amour.

ORAISON FUNÈBRE

DES VOLONTAIRES CATHOLIQUES DE L'ARMÉE PONTIFICALE,
MORTS POUR LA DÉFENSE DU ST. SIÈGE,

Par Monseigneur Dupanloup, Evêque d'Orléans.

*Beati eritis, quoniam quod est honoris, glorie, et virtutis Dei, super eos re-
quiritur.*—Vous serez proclamés bienheureux ; car ce qu'il y a en-
core ici-bas d'honneur et de gloire pure, repose sur vous, avec la
vertu de Dieu.—(St. Pet., c. 4, v. 14.)

(Suite et fin. Voir page 351.)

Pour moi, c'est avec fierté, mais c'est aussi avec respect que je le sens, et le rappelle à cette heure : dans cette école sacrée, qui est ici bas mon plus cher amour, furent élevés plusieurs de ces vaillants jeunes gens, et trois d'entre eux sont glorieusement blessés. Orléans, la ville de Jeanne d'Arc, ne pouvait manquer de fournir son noble contingent aux volontaires de l'honneur. Dieu soit béni de lui avoir épargné le deuil, mais non le péril, la souffrance et la gloire ! Et qu'il me soit permis de le dire à ceux des jeunes compagnons de leurs études et de leurs jeux, qui se sont dévoués à la carrière sacerdotale : qu'ils marchent, eux aussi, à leur manière, sur les glorieuses traces de leurs frères : qu'ils ne livrent jamais leurs âmes ni à la séduction des promesses, ni à la terreur des menaces ! qu'ils soient les rivaux de ce courage, dans la sainte milice où ils doivent servir à leur tour, qu'ils sachent combattre pacifiquement, et au besoin mourir aussi pour Dieu, pour l'Eglise et pour leurs peuples !

Je ne sais, Messieurs, mais en méditant sur cette grandeur morale, quelque chose de profond, de sacré,

de divin, comme le respect religieux, me saisit devant ces jeunes courages.

Malgré moi, de grands souvenirs s'éveillent dans mon cœur et les faits les plus glorieux de l'histoire, les dévouements les plus illustres n'apparaissent.

O collines de Castellidardo, qui avez bu leur sang et garderez leurs os, votre nom hier encore inconnu, désormais sera immortel !

Ah ! c'est que, bon gré, malgré, la gloire pure laisse sur la terre des traces resplendissantes que rien n'efface. Les trépas généreux consacrent à jamais ici-bas les lieux où sont tombés les héros.

Pourquoi faut-il qu'après tant de siècle les âmes palpitent encore au nom fameux des *Thermopyles* ? Parce que là *trois cents soldats* ne reculèrent pas devant *un million de barbares* : la Grèce avait remis en leurs mains la cause de la liberté. Les barbares passèrent sur leurs corps ; mais qu'importe ? Les trois cents héros sont toujours là, debout, dans l'immortalité de leur gloire. Le flot de la barbarie a disparu : car, grâces immortelles en soient rendues à Dieu et aux destinées de l'humanité, ce flot impur disparaît toujours à la longue ; et nous aussi nous verrons disparaître celui dont la hideuse écume monte en ce moment jusqu'à nous ; — le flot de la barbarie a disparu ; mais à jamais les échos des *Thermopyles* répéteront ces paroles magnanimes que les héroïques défenseurs de la liberté grecque gravèrent sur le rocher : *Passant, va dire à Sparte que nous sommes morts ici pour obéir à ses lois.* Par un privilège réservé aux grandes causes, ce ne furent pas ici les vainqueurs, mais les vaincus qui dressèrent leurs trophées.

O collines de Castellidardo, vous fûtes aussi pour ces nobles jeunes gens les *Thermopyles* de l'honneur ! Ils étaient là au poste du dévouement, et ils y moururent. L'honneur du sang français, l'honneur du sang chrétien, ils l'ont soutenu jusqu'au bout ; ils sont tombés, mais ils n'ont pas été vaincus ; leur constance jette un reflet immortel sur leur glorieux désastre. Par eux, les âmes opprimées respirent ; par eux, le sentiment du devoir se relève dans les consciences ; par eux, dans les tristesses les plus amères, l'inspiration, le souffle sacré du dévouement, console et rafraîchit les cœurs. D'un bout de l'Europe à l'autre, on applaudit, on admire ces jeunes guerriers ; les plus indifférents eux-mêmes s'émouvent, et une bouche étrangère et protestante s'écriait naguère à leur louange dans une région lointaine : *Ce sont les derniers martyrs de l'honneur européen.*

Et tandis que les acclamations des âmes saluent ainsi unanimement sur la terre ces glorieux héros, le ciel aussi les salue et leur ouvre son sein comme à des martyrs !

Oui, les martyrs de tous les temps, les Machabées, les soldats de la légion thébaine, les héros des croisades, purent leur tendre, du haut des cieux, une main fraternelle quand ils purent les recevoir dans leurs rangs et leur offrir des palmes et des couronnes.

II.

Martyrs ! ah ! je le sais, c'est un grand nom, mais ils en sont dignes ; c'est une grande chose, mais ils eurent cette gloire.

Car la cause à laquelle ils se dévouèrent et pour laquelle ils moururent, c'est la cause de Dieu et de la religion.

“ Dieu a fait, dit Bossuet, un grand ouvrage sur la terre : ” c'est le Christianisme, cette religion sainte qui rachète, délivre et guide les âmes vers leurs immortelles destinées. Eh bien ! c'est pour elle qu'ils ont combattu. Au fond, c'est elle, c'est la religion du Christ, qui est si violemment attaquée ; et n'est-ce pas ce que les rugissements de l'impiété démontrent assez chaque jour à quiconque a des yeux pour voir et des oreilles pour entendre ?

“ Cette œuvre de Dieu sur la terre a un fondement sacré, ” dit Bossuet : “ *Tu es Petrus et super hanc petram aedificabo Ecclesiam meam* : Tu es Pierre, et sur cette pierre j'éleverai l'édifice de mon Eglise. ”

Eh bien, c'est cette pierre qui est attaquée : c'est donc elle qu'il faut défendre ; c'est autour d'elle qu'il faut se rallier ; c'est pour elle, c'est sur elle qu'il faut verser son sang. Ils y versèrent le leur, ces jeunes héros, et voilà pourquoi je les honore de ce grand nom de martyrs.

Cette cause, c'est la cause de Dieu et de la religion, c'est la cause de l'Eglise, et, par là même, c'est la cause d'une auguste et sainte faiblesse.

“ L'Eglise, dit Bossuet, rassemble tous les titres par où l'on peut espérer ici-bas le secours de la justice, ” et par où, quand la justice manque, l'on peut inspirer les dévouements qui la remplacent.

L'Eglise est faible comme une femme, qui peut être odieusement frappée par tout ce qui porte ici-bas une main ou un gant de fer, et exerce impunément une tyrannie ; qui peut être, comme l'Eglise l'est aujourd'hui, victime de toutes les violences, insultée, souffletée, spoliée.

Je dirai plus : l'Eglise est faible comme une mère qui peut être trahie dans son cœur et opprimée par ses enfants même.

Une mère ! Oui, c'en est une, et nous tous, catholiques, nous sommes ses fils. Donc, ce qu'ils voyaient outrager, ces braves jeunes gens, c'était tout ce qu'il y avait toujours eu pour eux de plus sacré sur la terre ; je l'ai dit, ce qu'on aimait et vénérât au foyer de leurs familles, ce que leurs mères les avaient accoutumés dès leur plus tendre enfance à respecter et à chérir. Ils sentirent cela, et leur cœur en tressaillit ; ils n'y purent résister, ils partirent, et se dévouèrent à cette auguste et sainte faiblesse, comme les grandes âmes se dévouent au faible, à l'opprimé, comme un homme de cœur se dévoue pour défendre sa femme, comme un fils enfin s'élance pour sauver sa mère.

Et ils sont morts *martyrs* de la piété filiale envers l'Eglise.

Cette cause, c'est encore la cause du droit et de la justice.

Quel droit défendaient-ils ? me demandez-vous. — Assurément, je le reconnais, ce n'était pas le droit du plus fort.

Le droit qu'ils défendaient, je l'ai dit assez haut, c'est le droit catholique européen, le droit des âmes, le droit des consciences ; la liberté, l'indépendance spirituelle de deux cents millions de cœurs chrétiens.

Mais si vous ne voulez pas l'entendre ainsi, eh bien ! laissons, j'y consens, ces grandes choses. Nous ne parlons pas d'Eglise, de pouvoir temporel et spirituel, de souveraineté pontificale, de liberté de conscience, de théologie : parlons du droit le plus simple, du droit commun, du droit vulgaire.

Le droit sur lequel tout ici-bas repose : la parole donnée, la foi jurée, la possession reconnue, ce qui est la garantie de tous vos biens, ce qui fait la sûreté et l'honneur de toutes vos relations, la sécurité de toutes les propriétés acquises, la protection contre la violence et l'agression brutale.

Tout enfin, tout ce qui fait la base de vos sociétés, tous les principes, tous les droits fondamentaux des traités et des conventions humaines est-ce que toutes ces choses ne sont pas ici indignement violées dans leur plus auguste représentant ?

Et ne comprenez-vous pas que tout cela n'est plus rien en ce monde, si tout cela peut être foulé aux pieds impunément, aux yeux de tout l'univers, dans la personne du Pape ?

Eh bien ! voilà ce qu'ils défendaient, et pourquoi ils moururent !

Encore un coup, je ne me sers point ici de la langue obscure et tortueuse de la politique ; je n'ai pas à choisir entre ce qu'on appelle le droit ancien et le droit nouveau. Où il est question des lois naturelles, essentielles et fondamentales de l'ordre et de la société parmi les hommes, il ne saurait y avoir de conflit ni de priorité d'âge ou de date entre deux droits, car il n'y a qu'un droit : le droit éternel, c'est-à-dire ce qui est éternellement juste.

Mais c'est ici que je vous interroge, vous qui m'écoutez, et non pas les diplomates ou les politiques, ni même les juristes ; mais vous, mais le premier honnête homme venu, qu'il sorte d'une ville ou d'un village, d'une académie ou d'une école, je le lui demande : est-il juste qu'un fort trompe, attaque, écrase un faible ? est-il juste qu'un profit d'une insatiable ambition ou manque à la parole donnée ?

Non, non ; le respect du faible, le respect de la foi jurée, c'est la loi même de la société humaine. Le respect du faible, voilà ce qui fait le *galant homme*. Le respect de la parole, la loyauté, c'est une vertu si naturelle parmi nous, que la franchise est un mot qui désigne essentiellement notre nation. Je ne vous parle donc plus ici, je le répète, ni de droit pontifical, ni d'indépendance catholique, grandes choses que j'ai assez enseignées ailleurs. Messieurs, c'est de

vous-mêmes que je vous parle ; c'est de vous qu'il s'agit bien plus qu'e de nous. La société religieuse, ni l'oppression, ni le mensonge ne la dissolvent pas ; elle a vécu trois siècles dans les tourments ; elle y a rencontré des tyrans comme Néron et des menteurs comme Dioclétien ; et elle a grandi miraculeusement au sein de ces affreuses persécutions. Mais la société civile ne peut pas vivre un seul jour sans le respect de la faiblesse, sans la religion des traités, sans le maintien de la parole donnée. — Entendez-le bien, lorsque ces saintes choses sont violées, ce n'est pour l'Eglise qu'une épreuve ; pour la société civile, pour vous, c'est le renversement, c'est la ruine qui s'approche.

Sans doute, nous défendons notre cause, en défendant le Pontife indignement trahi, mais nous défendons encore plus la vôtre. En protestant contre le droit violé, c'est votre champ, votre maison, votre fortune, votre vie que nous défendons.

Eh bien ! c'est à cette cause du droit, du droit commun, du droit suprême, que ces braves jeunes gens ont donné leur sang.

Je le dirai encore : cette cause, c'est la cause de l'autorité, de la souveraineté ; principe nécessaire au monde, qu'on le veuille ou non, clef de voûte des sociétés humaines. — C'est aussi la cause de la liberté des peuples : bon gré, mal gré, il n'y a plus de liberté d'aucune sorte, pour qui que ce soit, si le droit de la force, le droit brutal de l'agression, est consacré sur la terre. — La liberté n'existe qu'à la condition qu'on la respecte, faible ou forte. — Eh bien ! cette liberté des peuples, l'Eglise l'a sauvée en sauvant le droit, en combattant la violence, en faisant qu'il n'y a qu'une patrie des âmes, et là, dans la haute région des principes éternels et inviolables, un dernier rempart contre le despotisme.

Cette cause, enfin, c'est aussi la cause de la liberté de l'Italie. On a beau faire, la Papauté est la vraie grandeur, et comme le disait un grand patriote italien, la seule grandeur vivante de l'Italie. Oui, la seule grandeur vivante de l'Italie ! A l'heure qu'il est, je le demande à tout homme de bonne foi, où est-elle, la grandeur vivante de l'Italie ? où est-elle ? est-ce au nord ? est-ce au midi ?

Ah ! vous rêvez une Italie libre ! et moi aussi je fais ce rêve ; mais je veux une Italie libre et catholique, développant sa liberté dans des voies glorieuses, sans appeler à son aide les perfidies et les agressions, sans abjurer sa vieille foi et ses grands souvenirs.

Plus de sociétés secrètes disait naguère le généreux Balbo, plus de passions farouches, plus de poignards aiguisés dans l'ombre ; mais des mœurs viriles, l'étude sérieuse et les vigoureux labeurs, qui préparent, qui justifient, et qui seuls, conquièrent aux grandes nations les grands rôles.

Italie, Italie, s'écriait un poète illustre, un Anglais digne de ce nom : Italie, n'écoute pas cette politique aveugle, qui voudrait réunir toutes les

cités, en deuil de leurs nationalités, dans un seul empire : pernicieuse illusion ! Ton seul espoir de régénération est dans la noble personnalité de chacune de tes illustres et incomparables cités : Florence, Milan, Venise, Gènes. Mais dans la vaste communauté que tu rêves, on ne voit qu'un géant faible et bouffi, dont le cerveau sera frappé d'apoplexie ou d'imbécilité, dont les membres seront glacés et morts, et qui payera en malaise incurable la faute d'avoir voulu dépasser les proportions naturelles de la santé et de la vigueur." (Ed. Bulwer Lytton.)

Mais laissons ces choses, et poursuivons l'histoire de nos martyrs. — Qu'est-ce que le martyr ? C'est un témoignage ; Vos testes mei eritis, disait Jésus-Christ lui-même aux premiers martyrs. — Qu'est-ce à dire, et quel témoignage ont pu rendre nos jeunes catholiques ? Qu'ont-ils attesté au monde ?

Ah ! ils ont attesté ces grands principes, que l'humanité ne peut laisser oublier ni proscrire, sans que tout se trouble sur la terre, et qu'aucun pouvoir humain ne saurait effacer sans s'effacer lui-même, à savoir :

- Que la force ne constitue pas le droit ;
- Que le succès ne justifie rien ;
- Que la parole humaine est sacrée, et que la violer c'est un crime ;
- Que la politique n'a jamais le droit d'appeler le bien mal, et le mal bien ;
- Que la félonie et la trahison seront toujours méprisées par tout ce qui a un cœur d'homme ;
- Que l'éternelle justice vit dans la conscience humaine comme une impérissable protestation contre toute iniquité triomphante ;
- Qu'il y a une vertu dans le dévouement, une fécondité dans le sacrifice, une force dans l'honneur ;
- Que la foi, la conscience, l'âme, sont des choses plus précieuses que la vie, puisqu'on donne sa vie pour elles ;
- Que Dieu a mis dans l'homme quelque chose de divin et d'immortel, puisqu'il nous a fait capables de trouver du bonheur même dans la mort.

Et voilà pourquoi, jeunes martyrs, qui avez péri pour rendre témoignage à ces grands principes, je ne puis pleurer votre mort, ni me plaindre de ce que, dans la fleur la plus aimable de votre jeunesse, vous avez donné le fruit le plus glorieux de la plus belle maturité !

Périclès disait autrefois, en pleurant sur les jeunes guerriers morts pour la patrie : "L'année a perdu son printemps !" Nous dirons, nous : "Au printemps de votre vie, l'Eglise a vu mûrir en vous, pour elle, sous le poids de la chaleur et du jour, une moisson de gloire."

Qu'ont-ils encore attesté, Messieurs ? — Ils ont attesté à l'honneur de notre nation :

Que la France, dans une partie de ses enfants, est toujours la France de Charlemagne et de saint Louis

Que le pays qui envoyait jadis ses plus vaillants chevaliers mourir pour le tombeau du Christ, n'a pas épuisé tout ce généreux sang, puisqu'il en conserve encore assez pour en verser sur le tombeau des Apôtres.

Que le cœur de la France, si on ne l'étouffe pas, si on lui laisse son battement naturel, bat toujours pour l'Eglise catholique. — Voilà ce qu'ils ont attesté, et c'est pourquoi je les regarde comme des martyrs, non-seulement de l'Eglise et du droit, mais comme les martyrs de l'honneur français.

Et tout cela, Messieurs, ils l'ont attesté avec leur sang. Et il le fallait : oui, il faut que tout témoignage fort aille jusque-là, jusqu'à l'effusion du sang, c'est-à-dire jusqu'au grand témoignage de l'amour.

La plus haute vertu du témoignage, c'est la vertu du sang versé. Il y a dans le sang versé par le martyr une vertu régénératrice. Quand le sang coule par un libre dévouement, par un martyr, ne craignez rien : l'iniquité ne triomphe pas encore, la tyrannie ne prescrit pas, la conscience n'est pas encore éteinte, et sa voix terrible peut toujours épouvanter les tyrans : un peuple dont les fils savent mourir n'est pas un peuple qui puisse être asservi.

Mais quand un peuple est amolli, quand les âmes sont énervées, quand les cœurs sommeillent, quand on ne comprend plus ni la grandeur morale, ni la vertu du sacrifice, quand les intérêts matériels deviennent souverains, quand il y a des hommes qui disent : "Donner son sang, mais pourquoi ? Se faire tuer, c'est une folie ! mieux vaut vivre ;" oh ! alors, il faut des héros, des martyrs ; les sociétés ne se sauvent qu'à ce prix : il faut des âmes illustres, *illustres animas* ; il faut des hommes généreux qui se fassent briser pour la justice, *interfecti propter justitiam*, qui aillent à la mort comme à un festin, et qui s'écrient : "Si la terre manque sous nos pas, il y a le ciel !" Il faut cette folie sublime qui va secouer la torpeur des peuples, qui relève les âmes, qui retrempe les caractères, qui illumine les consciences, qui éblouit d'un rayon suprême la foule stupide elle-même, qui enfante les héroïsmes, les trépas magnifiques, toutes les grandes choses par lesquelles sont sauvées les nations.

Mais je n'ai pas dit, Messieurs, toute leur gloire ; en voici un nouvel aspect, le plus rayonnant de tous, peut-être.

Je l'ai dit : le martyr, c'est un témoin. Les martyrs sont les témoins de Dieu dans le grand duel du bien et du mal. Qu'est-ce que cela signifie ? Le voici, Messieurs :

Il y a entre le bien et le mal, entre la mort et la vie, un duel éternel sur la terre, et l'Eglise l'a énergiquement exprimé dans l'originalité de son grand langage : *Mors et vita duello, constiterere mirando*.

Dieu le permet, ce duel ; et pourquoi ? Pour perpétuer ici-bas les plus grandes choses qui puissent illustrer l'humanité : la foi, le courage, l'honneur, la

lutte invincible, le triomphe, et ce qui est plus beau encore que le triomphe, l'agonie pour la justice.

Eh bien ! dans ce duel, il y a des êtres prédestinés à être les témoins, les répondants du bien de l'honneur, de la justice.

Si vous voulez les rencontrer en ce monde, ces nobles prédestinés, cherchez-les sur les hauteurs ! Il y a quelque chose en eux qui n'est pas dans le commun des hommes et qui vous les signalera ; vous les reconnaîtrez à leur front, à leur regard.

Il y a sur leur front un signe d'honneur, et dans leur regard une flamme de vie.

Ils marchent à l'écart, sur les sommets, loin des bassesses, loin des cupidités, loin des ambitions, loin des égoïsmes.

La foule les admire ou les maudit. N'importe ! ils vont toujours.

Ces champions prédestinés des causes glorieuses et désespérées, le poète l'a dit dans son sublime langage, ils sentent en eux une impatience du repos, une inquiète ardeur, je ne sais quelle, soit ou des combats ou des grandes entreprises :

*Aut pugnam, aut aliquid jam dudum invadere magnum
Mens agitat mihi, nec placidâ contenta quiete est.*

Alors, la Justice vient à eux : ils la voient dans sa pure et sereine lumière, et elle leur dit : "Veux-tu être mon témoin, mon second ?"

Ah ! ceux qui n'ont jamais vu cette lumière, ceux qui n'ont jamais entendu cet appel, je les plains ; ils n'ont rien vu, rien entendu sur la terre !

Mais non : qui que nous soyons, dans quelque condition que la Providence nous ait fait naître, quelque destinée qu'elle nous réserve, il y a un moment solennel dans la vie, où la question nous est posée, et où il faut répondre. Le plus obscur mortel comme le plus illustre est appelé à l'honneur de ce noble choix, et a sa place dans les rangs de la glorieuse armée.

Il n'y a pas un homme assez délaissé de la Providence dans le monde, pour qu'un jour cette voix de la justice n'ait pas retenti aux oreilles de son âme et ne lui ait dit : "Veux-tu être mon second ?"

Quiconque n'est pas délaissé a entendu cette voix. "Veux-tu être mon second ?" Et eux, ces glorieux prédestinés, répondaient dans leur cœur : "Oui, je le veux !"

Et alors la Justice leur ouvre leur champ-clos : noble et étroite arène, mais dont les horizons sont infinis, et il y a là de quoi satisfaire largement le profond besoin de leurs âmes ; car la lutte pour la justice est incessante ici-bas, et presque toujours aussi elle est terrible : on y meurt.

Ceux donc qui combattent ces nobles combats, qu'ils tiennent une plume ou une épée, — et ceux qui tiennent l'épée sont les plus glorieux, parce qu'ils vont plus souvent à la mort, — ceux-là sont ici-bas les témoins, les seconds de la justice et de l'honneur divin.

Heureux, oui, trois fois heureux, malgré la rigueur du combat, ceux qui sont les prédestinés des saintes luttes. Heureux donc nos jeunes amis !

Car à cette voix qui leur disait : "Veux-tu être mon témoin ?" ils ont tous répondu : "Nous le voulons. — Vous serez seuls. — Nous le voulons. — Vous mourrez. — Nous le voulons." Et ils ont été des témoins de Dieu dans le grand duel entre le bien et le mal ; et ils sont tombés !... Ils sont tombés, mais ils n'ont pas été vaincus.

Encore une fois donc, à ces héroïques jeunes gens, et à l'honneur de leur mémoire, je répéterai avec bonheur la grande parole : "*Beati eritis, quoniam quod est honoris gloriae et virtutis Dei super vos requiescit.* Oui, vous êtes bienheureux, car ce qui reste encore ici-bas, d'honneur et de gloire pure repose sur vous, avec la vertu de Dieu."

La vertu de Dieu ! c'est sa force que rien n'ébranle et qui est bien ! ajoutons ce dernier trait : ils moururent comme autrefois les premiers martyrs, pleins de cette force sublime ; mais c'est dans la foi et la piété la plus fervente qu'ils la puisèrent.

Et n'est-ce pas ainsi que tomba l'héroïque et pieux Pimodan ? Frappé d'une première balle : "*Courage, s'écrie-t-il, Dieu est avec nous !*" Et devant la mort partout présente, il avançait toujours. Une seconde balle l'atteint, et la même parole tombe de ses lèvres : "*Dieu est avec nous !*" Et le coup suprême le trouva la répétant encore.

Autrefois, Judas Machabée disait à ses vaillants compagnons d'armes : "*Accingimini et estote filii potentes* ; revêtez-vous de force, et soyez les fils de la vaillance et du courage, et demain soyez prêts, dès le matin, pour le combat, *et estote parati ut mane pugnetis* ; car il vaut mieux pour nous mourir que de voir les maux de la Cité sainte, *melius est nos mori in bello quam videre mala sanctorum.* Et, après tout, qu'il soit fait de nous selon la volonté de Dieu dans le ciel, *sicut autem fuerit voluntas in caelo, sic fiat.*"

Je vous le demande, Messieurs, n'est-ce pas une exhortation de cette nature qu'adressait à ses jeunes soldats leur digne commandant, la veille de ce jour qui devait éclairer leur première bataille.

"La veille au soir, M. de Becdelièvre nous dit : "Mes chers amis, j'ai toujours été franc avec vous. Je vous annonce ce que beaucoup n'oseraient vous dire ; demain, nous aurons une matinée chaude ; réglez vos papiers pour l'éternité, comme je l'ai fait moi-même."

"Demain, nous devons tous communier, écrivait à sa mère un de ces jeunes volontaires."

"En allant au combat, écrivait un autre, je demandais à Dieu de faire mon devoir et de bien mourir."

"Tant qu'a duré le combat, je n'ai pas perdu de vue le dôme de Lorette." — "C'est doux à penser, ma bonne mère, disait un autre, en s'adressant à

"la sainte Vierge ; une balle me mettra peut-être avec vous dans cinq minutes."

Sanctuaire vénéré de Lorette ! ils te voyaient donc en combattant, et tu leur apparaissais comme l'asile ouvert à leurs âmes, et leurs regards mourants se tournaient vers toi avec consolation et avec espérance.

O vous, qui fûtes leurs mères, sur la terre, et qui les avez envoyés là ; ah ! ne les pleurez pas, ces glorieux enfants ; car ils ne sont pas morts, ils vivent ! Aux yeux des insensés, ils ont paru mourir, *visi sunt oculis insipientium mori.* Mais leurs âmes sont dans la main de Dieu, et le tourment de la mort ne les touche point ; *in manu Dei sunt et non tanget illos tormentum mortis.* Leur trépas a été estimé une affliction par les cœurs faibles ; le glorieux chemin par lequel ils semblent s'être éloignés à jamais de vos regards, a paru les conduire à l'extermination, *estimata est afflictio exitus eorum, et quod a nobis est iter exterminium.* Mais non, ils sont dans la paix, dans la joie, où votre regard les contemple avec une douceur mêlée de larmes, dans la sérénité de Dieu, et leur espérance est pleine de vie et d'immortalité, *spes illorum immortalitate plena est.*

Retrempés dans la sainteté de leur cause et de leur dévouement, purifiés par le sang de l'agneau et dans leur propre sang, ils n'ont fait que conquérir par leur trépas une vie immortelle ; car le prix réservé aux athlètes des saints combats, des combats purs et sans tache, c'est la couronne d'immortalité : *Casta generatio in perpetuum coronata triumphat, incoinquinatorum certaminum praeium vincens.*

Et vous qui auriez dû les suivre aux travaux et aux périls, et qui êtes restés, ah ! aujourd'hui, après leur glorieuse défaite, plus encore que s'ils avaient été vainqueurs, vous regrettez, j'en suis sûr, que la mollesse de votre vie vous ait empêchés de marcher sur leurs traces. Avec vous peut-être et plus nombreux, leur héroïsme aurait eu un autre succès ; et si la France avait donné seulement à leur vaillant chef dix mille de ses enfants, la barbarie devant eux eût reculé, et l'Italie eût été sauvée !

Mais non, il devait y avoir ici une victoire, mais d'une autre sorte, une de ces victoires, qui, plus tôt ou plus tard, par quelques-uns de ces circuits secrets et profonds que la Providence met dans ses voies et qui échappent à nos faibles yeux, conduisent aux plus éclatants triomphes. Ils devaient tomber, ces braves, mais leur cause ne devait pas être abattue. Les causes qui suscitent de tels héroïsmes ne le sont jamais. Celle pour laquelle ils sont morts, tôt ou tard triomphera, et c'est leur sang qui lui aura préparé la victoire.

Quand on croit l'Eglise tombée, c'est alors qu'elle se relève ; quand on chante sa ruine, c'est alors que son triomphe est proche. *Ecclesiu cum caditur, tunc coronatur : occidi potest, vinci non potest* ; car voici l'immortelle parole qui doit confondre à jamais tou-

tes les défaillances, réveiller tous les dévouements, rallumer tous les courages. *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra!*

Notre foi est une victoire : quelle parole ? c'est dire qu'il est de sa nature et de sa condition d'être toujours victorieuse, et victorieuse du monde entier, de toutes les forces et de toutes les habiletés réunies.

Siège sacré du Vicaire de Jésus-Christ, oui, vous serez, malgré les orages et les tempêtes, immuable, immortel ! C'est le seul désespoir que je veuille annoncer aujourd'hui aux méchants et aux perfides, aux grands coupables et à leurs complices ; l'inexorable histoire dira le reste.

Pour vous, ô Saint-Pontife, votre nom fait battre en ce moment tous les cœurs du monde catholique comme un seul cœur. Dieu vous soutienne, Saint-Père, et vous couronne ! Vos douleurs sont nos douleurs, vos joies seront nos joies !

Et ceux qui ont donné leur sang à votre cause, qui est celle de l'Eglise, ils vivent, même ici-bas, dans l'admiration universelle de tous les nobles cœurs, dans le souvenir à jamais reconnaissant des catholiques leurs frères ; et au ciel, cette grande patrie des âmes, au ciel, ils vivent dans le sein de Dieu.

Là, avec la foule des glorieux tués pour la justice, que l'apôtre vit sous l'autel, *vidi subtus altare animas interfectorum propter verbum Dei*, ils mêlent leurs voix aux chœurs de la troupe céleste, et jettent aux pieds de l'agneau, prince des martyrs, leurs palmes et leurs couronnes !

Donc, point de larmes sur eux, mais des prières pour l'expiation des dernières taches, s'il en resté encore ; des prières sur leur tombeau, avec le sang divin du sacrifice.

Et en priant pour eux, disons-leur aussi un suprême et tendre adieu ! Disons-leur, à eux, couchés là-bas, sous ce beau et triste ciel d'Italie, loin de la France, dans leur demeure solitaire, disons-leur : " Dormez en paix, amis, dans vos tombes lointaines, et que la terre italienne vous soit légère ! Vous avez bien combattu ; reposez-vous. Dormez, vaillants hommes, après la fatigue de la bataille, en attendant le grand réveil. Nous, si loin de vous, nous penserons à vous toujours, nous prierons toujours pour vous !... avec vous !... "

Ah ! s'il fallait plaindre quelqu'un ici, non, ce ne sont pas les morts que je plaindrais, mais les vivants :

Je plains, non pas ceux qui succombent dans les combats pour Dieu, mais ceux qui croient triompher contre Dieu ;

Je plains ceux qui triomphent par le mensonge ;

Je plains ceux qui foulent aux pieds la justice et égorgent ses défenseurs ;

Je plains ceux qui insultent leurs victimes !

Ceux qui se font complices, par leurs applaudissements, de ces lâches attentats, de ces honteuses victoires, voilà ceux encore qu'il faut plaindre !

Et aussi, pourquoi ne pas le dire ici ? je plains ceux

qui se taisent et acceptent tout, ceux qui sont indifférents et insensibles ; ceux qui gémissent et ne font rien ; ceux qui sont enchaînés par la nécessité ou par la peur ; nous tous, peut-être, qui n'avons pas fait assez connaître, avec une pacifique, mais généreuse et invincible énergie, l'indignation de nos âmes ; nous, catholiques trompés ou endormis ; vous, Europe imprévoyante ou effrayée, et ceux, enfin, qui ont senti frémir de désespoir leur vaillante épée dans leurs mains retenues et impuissantes... Voilà ceux qu'il faut plaindre.

Mais ces valeureux jeunes gens " que leur foi et leur noble cœur, c'est le Saint-Père qui vient de leur rendre lui-même cet hommage, firent voler à la défense de l'Eglise romaine, et qui, en immortalisant leur nom par ces trépas héroïques, ont donné au monde chrétien un éclatant exemple de foi et de dévouement au Saint-Siège." Ah ! ne les plaignons pas ! leur sort est plus digne d'envie que de larmes, puisque c'est pour la plus grande cause qui soit sur la terre, la cause de Dieu, de l'Eglise et de la justice, qu'ils ont eu le bonheur et l'honneur de mourir !

A eux les trophées glorieux et les palmes immortelles ;

A eux, nobles héros, généreux martyrs, la gloire de la terre et la récompense des cieux.

Donc, encore une fois : *Beati eritis ! quoniam quod est honoris, gloria, et virtutis Dei, super vos requiescit.* Oui, vous serez proclamés bienheureux, car ce qu'il y a encore ici-bas d'honneur et de gloire pure repose sur vous, avec la vertu de Dieu.

Mais il faut finir.

David, autrefois, maudissait les collines de Gelboë où étaient tombés les forts, les vaillants d'Israël : " Collines de Gelboë, s'écriait-il, que jamais sur vous ne descende la rosée du ciel, parce que sur vos sommets a été brisé le bouclier des forts, comme s'il n'eût pas été sacré."

O colline de Castelfidardo, sur toi, comme sur les coteaux de Gelboë, sont tombés les vaillants d'Israël, plus forts que les lions, plus prompts que les aigles, aimables et beaux dans leur vaillante jeunesse : *Leonibus fortiores, aquilis velociore, amabiles et decori in vita sua.* (Lib- Reg., I.)

Et cependant, ne sois pas maudite. Leur sang t'a consacrée. Sur toi leur épée a été brisée, sur toi leurs corps ont été déchirés, sur toi ils sont morts. Eh bien ! malgré cela, je te bénis, je te glorifie : tu seras à jamais une colline glorieuse, immortelle, car c'est là que sont tombés les héros, en faisant leur devoir pour la religion et pour la justice.

Et qu'importe qu'on annonce leur défaite dans les carrefours d'Ascalon, et que les incircconcis se réjouissent ? que nous font leurs joies insolentes et leurs clameurs insensées ?

Oui, collines de Castelfidardo, parce que vous avez été témoins de ce grand spectacle, vous serez tou-

jours un lieu sacré, — le lieu de l'honneur et du martyre.

Et comme on va visiter les champs fameux par les antiques batailles, pour y retrouver les grands ossements des héros d'autrefois, *grandia quæ mirabitur ossa*... on ira voir les lieux où ils sont tombés, ces braves, en baiser la poussière, y respirer la foi, l'honneur, le courage, et recueillir là le souffle de vie et d'immortalité qui s'en échappe.

Pour eux aussi, le sépulcre sera glorieux : leurs ossements fleuriront dans leurs tombes, *ossa eorum pululent de loco suo* ; car ils ont fortifié Jacob, *corroboraverunt Jacob* ; ils ont soutenu d'une main généreuse l'arche chancelante ; ils se sont pressés autour d'elle ; ils l'ont fortifiée d'un triple rang de confesseurs et de martyrs, et ils se sont rachetés eux-mêmes, et ils ont vaincu la terre par la sublimité de leur foi, *redemerunt se in fide virtutis*. (*Eccli.*, XLIX, 12.)

Et un jour, quand des temps meilleurs seront venus, quand Dieu aura regardé la vérité et la justice, *aspiciet Deus veritatem* ; quand le flot de la tourmente révolutionnaire aura passé ; quand ce beau ciel de l'Italie aura vu se dissiper ses nuages ; quand la croix sera de nouveau resplendissante au sommet du Capitole ; quand, ramenés enfin par leurs malheurs, les peuples se retourneront vers le vicaire de Jésus-Christ ; quand, revenu de l'exil peut-être, et rendu à jamais à une Italie libre et pure, il pourra redonner des hauteurs du Vatican l'antique bénédiction à la ville et au monde, *Urbi et Orbi* : jeunes martyrs de la cause de Dieu et de l'Eglise, on dira la part qui vous revient dans ces triomphes ; et à Rome comme à Castelfidardo, les pères rediront à leurs enfants pour les instruire : " Si, aux jours des égarements les plus funestes, nous n'avons pas été à jamais perdus, si la victoire de la justice est enfin venue, si la paix avec la liberté désormais nous sont assurées, si la Papauté et l'Italie se sont enfin retrouvées pour ne se quitter plus, c'est à de jeunes héros de votre âge, venus de lointains pays pour nous secourir, c'est à leur sang versé que nous le devons."

Pour moi, un jour aussi, si Dieu le permet, dans des temps plus heureux, j'irai visiter ces lieux chers et sacrés : ce sera mon dernier pèlerinage ici-bas ; j'irai là bénir Dieu de nous avoir donné, dans ces jours de ténèbres, une telle consolation et une telle lumière ; j'irai là jeter un regard vers le ciel et demander le triomphe de la justice et de l'éternel honneur sur la terre ; j'irai là relever mon cœur de ses tristesses, et fortifier mon âme de ses épuisements. Là, j'aimerais à me les représenter, ces jeunes soldats de Jésus-Christ, dans tout l'éclat de leur vaillance, avec cette flamme de courage, avec ces fiers et intrépides regards dont, en tombant, ils punissaient leurs tristes vainqueurs. C'étaient des enfants, quelques-uns même furent les enfants de ma parole et de mon cœur : j'irai, au soir de ma vie, me faire leur disciple, et demander à leur souvenir des inspirations

pour le reste de mes jours ; j'irai apprendre d'eux à conserver en moi la flamme du zèle pour l'Eglise et pour les âmes, feu sacré qui doit brûler toujours au cœur d'un évêque, et vouer aux luttes de la vérité et de la justice jusqu'à ses derniers accents et ses derniers soupirs... Oui, c'est là qu'au terme de ma carrière j'irai, sur leurs tombes, ranimer mon ardeur éteinte, et retremper mon âme pour mes derniers combats.

L'Histoire de l'Electricité,

PAR LE RÉVÉREND MESSIRE BILLION,

Professeur de Physique au Collège de Montréal.

Lu le 14 Avril 1857.

(Suite et fin. Voir page 307.)

A ce petit instrument, dont on ne fait plus guères de cas aujourd'hui, se rattache une petite anecdote assez curieuse : Guillaume Homberg, chimiste habile pour ce temps-là, et membre de l'Académie des Sciences de Paris, avait eu, dans sa jeunesse, l'occasion de connaître le savant de Magdebourg. Otto avait reconnu dans le jeune étudiant une des gloires futures de la science, il s'était pris d'affection pour le jeune Homberg, et lui avait fait connaître ou laissé deviner la plupart de ses secrets. Ce qu'il n'avait garde de faire avec tout le monde. Or c'était le temps où l'on venait de découvrir le *phosphore*, et cette découverte-là faisait plus de bruit encore que l'*électricité*. Homberg, passionné pour la chimie, désirait ardemment connaître la nouvelle substance ; il alla donc à Berlin où était Kunkel, l'inventeur du *phosphore* ; et par bonheur il se rencontra que celui-ci depuis longtemps était fort touché de l'envie de voir le *petit homme prophète de Guericke* ; le marché fut bientôt conclu entre les deux curieux ; le *petit homme* fut donné pour le *phosphore* que Homberg rapporta à Paris, et ce fut ainsi qu'on put bientôt fabriquer le *phosphore*, en France aussi bien qu'en Prusse, mais revenons à Otto de Guericke.

Un esprit si inventif et si habile ne pouvait guères manquer d'être attiré vers l'étude des *phénomènes électriques*. En effet, à l'époque que nous avons indiquée plus haut, 80 ans après la publication de l'ouvrage de Gilbert, Otto de Guericke ayant lui-même 68 ans, ce savant racontait dans ses *experimenta nova, ut vocant, Magdeburgica*, les découvertes qu'il avait faites, en se livrant à l'étude de l'électricité.

Déjà inventeur de la *machine pneumatique*, il avait doublé sa gloire en inventant aussi la première *machine électrique*, ou au moins la partie la plus essentielle de la machine électrique. Il avait pris un globe de verre creux de la grosseur d'une tête d'enfant, et l'ayant rempli de soufre pilé, il avait fait fondre cette matière sur le feu ; puis ayant cassé le globe de verre, il avait eu entre ses mains un globe de soufre ; maintenant appliquons deux pivots aux deux pôles de ce globe de soufre ; suspendons ce globe entre

deux montants de bois ; adaptons une manivelle à l'un des pivots qui traverse son montant d'outre en outre ; et nous aurons la machine construite par Otto de Guëricke. Voici maintenant la manière de s'en servir : l'opérateur applique sur le globe la main gauche qui fait ainsi l'office de frotoir ; la main droite fait tourner la manivelle et communique ainsi au globe un mouvement de rotation plus ou moins rapide.

Tandis que Gilbert avait inventé un instrument assez sensible pour manifester les faibles charges d'électricité, Guëricke trouvait un moyen pour produire de plus fortes charges d'électricité ; et c'est encore à ces deux moyens singulièrement perfectionnés, il est vrai, que se réduit toute la partie expérimentale de la science ; *produire et mesurer.*

Un mot maintenant des expériences que fit l'habile *Bourgmestre* avec son nouvel instrument ; c'est lui-même qui les raconte dans l'ouvrage précité.

La boule étant mise en mouvement avec rapidité et la main placée dessus, comme nous avons dit, le soufre s'électrise ; et attire les corps légers qui lui sont présentés. Si on détache le globe du chassis sur lequel il tournait et qu'on le tiende à la main, non-seulement il attire une plume mais il la repousse ensuite. (Notons ceci en passant comme une découverte, la *répulsion électrique*, on ne connaissait encore que l'attraction). La plume est donc repoussée, et elle ne pourra plus être attirée de nouveau qu'après qu'elle aura touché quelque autre corps.

Autre découverte : Guëricke remarque que la plume chassée par le globe attire tout ce qu'elle rencontre, ou bien si elle ne peut attirer le corps vers elle, elle va se coller contre lui ; elle est donc devenue à son tour *électrique*, et cela par simple communication, sans frottement.

Autre circonstance : le côté de la plume qui a été attiré et repoussé par le globe est toujours le même qui s'y applique, en sorte qu'elle se retourne si on présente le globe à sa partie opposée.

Nouvelle expérience et nouvelle découverte : si l'on suspend un fil au-dessus du globe de soufre de façon qu'il ne le touche point, et qu'on approche le doigt du bout inférieur de ce fil on verra le fil s'éloigner du doigt.

Otto de Guëricke reconnaît encore que la vertu électrique peut se transmettre par le moyen d'un fil jusqn'à la distance d'une aune.

Enfin le globe après avoir été électrisé conserve sa vertu pendant plusieurs heures ; en tenant à la main ce globe ainsi électrisé l'infatigable expérimentateur promenait une plume par toute la chambre sans qu'elle s'approchât du globe.

Terminons cet exposé en disant que cette machine est la première qui ait donné des *étincelles*, mais si faibles toutefois que la leur ne surpassait guères celle d'un morceau de sucre qu'on casse dans l'obscurité, et que pour percevoir leur *pétitement*, il fallait tenir son oreille près du globe.

On comprend aisément qu'à cette époque des faits si extraordinaires aient excité une admiration générale, et l'on ne s'étonne plus d'entendre parler des miracles et des merveilles de Magdebourg. C'est qu'en effet la science de l'électricité venait de faire un pas immense. Ce qui est plus étonnant c'est que ces belles expériences après avoir excité quelque temps un intérêt de curiosité, n'attirèrent pas davantage l'attention des savants ; plusieurs en effet qui devaient avoir de grandes conséquences tombèrent alors dans l'oubli ; et l'on crut plus tard avoir inventé ce qu'on n'avait fait que rajeunir. La raison de cela, c'est qu'à cette époque des premiers tâtonnements de la science, il n'y avait que des esprits d'une haute portée qui pussent distinguer les faits vraiment importants de ceux qui n'étaient que curieux ; et si les esprits d'une haute portée n'étaient pas rares dans ce grand siècle, ils n'étaient pas généralement tournés de ce côté.

A peu-près dans le même temps qu'Otto de Guëricke, un autre philosophe, s'occupait aussi d'électricité, c'était Robert Boyle, né à Lismore en 1626, et devenu un des premiers et des plus illustres membres de ce Collège philosophique, qui, fondé en l'année 1645, en dépit des troubles qui désolaient alors l'Angleterre, devait être dans la suite la Société Royale de Londres. Cet homme d'un rare et vaste génie s'appliqua avec succès à toutes les parties de la physique alors connues ; mais surtout les travaux d'Otto de Guëricke excitèrent en lui une noble émulation ; il reprit les expériences de Magdebourg, les répéta, les varia. Il construisit une *machine pneumatique plus parfaite et plus commode* que celle de Guëricke à qui, du reste, il accorde franchement la priorité ; c'est avec cette machine qu'il reconnut que l'électricité se conservait dans le vide ; (bien entendu qu'il ne s'agit que de l'électricité des corps qu'on appelait alors *électriques*.)

Une dispute s'était élevée à cette époque entre les physiciens sur la cause productrice de l'électricité ; les uns prétendaient que c'était le *frottement seul*. D'autres voulaient que ce fut la *chaleur*. Boyle termina la querelle en démontrant que c'était le frottement qui développait l'électricité ; mais que la chaleur était une condition favorable à cette production ; tellement qu'un morceau d'*ambre* préalablement chauffé acquérait par le frottement quatre fois plus de vertu électrique que lorsqu'on le frottait sans l'avoir chauffé.

Boyle découvrit encore que l'électricité pouvait se communiquer à d'autres corps ; il prit un morceau d'*ambre* qu'il électrisa fortement ; puis l'ayant approché des *barbes d'une plume de duvet* de façon que ces petites barbes s'attachassent au morceau d'*ambre*, il présenta le doigt aux barbes opposées, et s'aperçut qu'elle tendait à s'appliquer à son doigt ; cette circonstance aujourd'hui si vulgaire, étonna singulièrement, il craignit d'abord que son doigt ne fut électrisé, il prit du bois, du fer, du marbre, approcha successi-

vement ces divers objets des barbes de la plume, et obtint toujours le même effet.

Il vit là une nouvelle propriété, non-seulement les corps électriques attirent les corps légers, mais ils communiquent cette vertu à tous les corps solides qui sont dans le voisinage. Il y a lieu d'appliquer ici la remarque que nous avons faite tout-à-l'heure; cette expérience avait déjà été faite par Otto de Guéricke, et précisément avec le même objet, avec une plume.

Robert Boyle a consigné le résultat de ses recherches dans un ouvrage latin intitulé : *De Mechanicâ electricitatis productione*.

Après Otto de Guéricke et Robert Boyle, d'autres physiciens se livrèrent aussi à des recherches sur l'électricité; nous devons signaler entre autres les Académiciens de Florence qui firent alors paraître les *Tentamina Florentina*; mais ces travaux n'ayant point eu d'autre but ni d'autre résultat que d'étendre le catalogue des substances électriques, dans lequel ils firent entrer tous les corps à l'exception des métaux, de quelques minéraux, et des matières trop molles pour être frottées nous ne nous y arrêtons pas plus longtemps.

Nous devons également faire ici mention d'un autre philosophe bien autrement illustre, du célèbre Newton, qui, en 1675, découvrit que l'attraction électrique se transmettait à travers le verre; et qui en outre avança que l'électricité était peut-être le résultat d'un principe étheré qui serait mis en mouvement par la vibration des particules des corps frottés; c'est la première tentative d'explication des phénomènes électriques; et il se pourrait bien que ce fut la véritable; ce qui ne serait pas un des moindres titres de gloire de ce grand philosophe.

François Hauksbée, né encore dans le XVII^e siècle et compatriote de Boyle et de Newton, suivit de beaucoup plus près les traces du physicien de Magdebourg. Il augmenta considérablement la puissance des effets électriques, en substituant le verre au soufre dont on se servait depuis Otto de Guéricke; il employa d'abord des tubes de verre de trois à quatre pieds de longueur, et d'un pouce environ de diamètre, il frottait ces tubes soit avec du papier, soit avec un morceau de flanelle; bientôt il remplaça le tube par un globe de verre, et voici, je crois qu'elle fut l'occasion de ce changement.

Ayant obtenu avec son tube, bouché seulement par un bout, tous les effets qu'avait déjà observés Otto de Guéricke, à savoir les attractions et répulsions, les pétilllements le long de la surface du tuyau, et de plus la sensation d'une espèce de voile délié ou de toile d'araignée qui viendrait frapper le visage chaque fois qu'on en approchait le tube électrisé: la lueur et les étincelles qu'on voyait sortir du tuyau quand on expérimentait dans l'obscurité. Il s'avisait de boucher son tuyau par les deux bouts et d'en retirer l'air. Alors la lumière qui auparavant paraissait sortir du tuyau se montra au contraire à l'intérieur et, beaucoup plus

vive, sans qu'il fut possible de tirer des étincelles; intrigué vivement par cette singulière influence du vide, l'expérimentateur imagine de prendre un globe de verre, il le munit d'un robinet qui peut en même temps servir de pivot, et l'ajuste par le moyen de ce robinet sur la machine pneumatique; c'est-à-dire qu'il combine en un seul appareil et la machine électrique et la machine pneumatique. Il répéta alors son expérience et constata que lorsque le globe tournait rapidement sur son axe, et qu'il était vide d'air, dès qu'on appliquait la main dessus, il devenait lumineux intérieurement; mais lorsqu'il était plein d'air, la lumière s'élançait au dehors et s'attachait aux corps environnants sous forme d'étincelles, ou de particules de phosphore. Avec ce même appareil Hauksbée fit encore une autre expérience que nous allons raconter parce qu'elle eut alors beaucoup de célébrité.

Il prit un demi-cercle de fer dont il entourait le globe à environ un pied de distance, il attachait à ce demi-cercle des fils de laine qui n'étaient pas tout à fait assez longs pour atteindre la surface du globe; mettant ensuite ce dernier rapidement en mouvement, la main appliquée dessus pour l'électriser, il vit tous ces fils qui auparavant pendaient librement, se tendre et se diriger vers le centre du globe, et rester dans cette position quatre ou cinq minutes après que le globe était arrêté. La direction de ces fils changeait dès qu'on en approchait le doigt ou quelque autre corps, ils étaient alors attirés ou repoussés très sensiblement.

Après cela Hauksbée eut encore l'idée d'introduire dans l'intérieur de son globe un second axe garni en son milieu d'un cylindre de bois de liège à la surface duquel étaient attachés de pareils fils, un peu trop courts pour atteindre la surface intérieure du globe; et on voyait tous ces fils diverger, en rayons du centre à la circonférence, dès qu'on avait excité dans le globe la vertu électrique. L'approche du doigt dérangeait également la direction de ces fils, ce qui paraissait bien plus extraordinaire que dans la première expérience à cause de l'enveloppe de verre interposée entre le doigt et les fils.

Les expériences d'Hauksbée ont été insérées dans les *Transactions Philosophiques*, et réunies par l'auteur dans un ouvrage publié à Londres en 1709.

Quelques intéressantes qu'aient pu être des découvertes si singulières et si inattendues, cependant on n'y voit encore que des faits épars et incohérents que ne lie aucune pensée théorique; ce sont des membres qui ne sont pas encore assemblés en un corps de doctrine; c'est un cahos qui n'a pas encore reçu la vie et la lumière; on ne peut guère en considérer le détail sans éprouver une espèce de vertige et de fatigue; et c'est ce qui me donne lieu de craindre d'avoir trop abusé de la patience avec laquelle le respectable auditoire a bien voulu me prêter son attention; je m'arrêterai donc ici, remettant à une seconde lecture la fin de ce premier chapitre; et je remercie, en termi-

nant, l'honorable assemblée de la bienveillance avec laquelle elle m'a écouté.

A la Gloire de Pie IX.

O Père des croyants, colonne de la foi,
Demeure inébranlable au plus fort de l'orage,
Car l'ange du Seigneur seconde ton courage,
Et Dieu combat pour toi.

Tes jours sont traversés, ô Pontife immortel ;
Mais que peut le danger sur un cœur magnanime !
Ta force est dans la Croix, cet étendard sublime,
Que tu reçus du ciel.

Ton bras doit prévaloir sur l'enfer conjuré.
De tes fiers ennemis la puissance éphémère
Toujours se brisera contre le roc de Pierre :
Le Seigneur l'a juré.

D'un souffle il terrassa le grand Napoléon ;
Ce colosse est tombé comme un roseau fragile,
Ton siège, raffermi sur un roc immobile,
A bravé l'Aquilon.

Guide l'arche bénié à travers les brisants,
Espère : un jour meilleur brillera sur ta tête ;
Car, Celui dont la voix commande à la tempête,
Veille sur ses enfants.

Courage ! Elu du Christ, sois ferme et sans émoi.
L'épreuve n'a qu'un temps ; oui, ces liguees impies,
Ces fières légions que l'enfer a vomies,
Tomberont devant toi.

ZÉPHYRIN MEXRAND,

Elève du Collège de l'Assomption.

Les Trois Souhaits,

Par M. PAUL STEVENS.

I.

D'où vient-il, qu'ici-bas, peu de gens soient contents
De leur lot ? Notez bien, ô lecteur bénévole,
Que, si je vous dis peu, je mens et je vous vole,
C'est d'aucuns qu'il faut dire, et point ne me déments.
D'un conte, à ce sujet, j'ai l'âme encor joyeuse ;
Et vous le baillerai, si, d'entendre, il vous plaît,
Cette aventure merveilleuse.
Or, sans plus dégoiser, j'arrive droit au fait.

II.

Vous saurez donc qu'un soir, peu nous importe l'heure,
Deux époux se chausaient, en causant comme trois,
Dans leur humble cabane, au milieu d'un grand bois.
Ces gens-là, ne logeant point d'or en leur demeure,
Étaient plus heureux que des rois ;
Car rois, de ce temps-ci, ne s'amuse, je pense,
J'ai donc dit que ce couple était heureux ; eh bien !
Qui croirait cependant que leur douce existence
Faillit être troublée, et ce pour presque rien ?

Tant il est vrai que, sur la terre,
Le chagrin, de fort près, suit toujours le bonheur.
D'ami constant, il n'est, je crois, que le malheur.
Celui-là seul nous aime en frère.
S'il nous tient une fois, il nous tient comme il faut.
Tel que le lierre à l'arbre, après vous il s'attache,
Ici, là-bas, partout, même jusqu'au tombeau.

III.

Je n'ai pas encor, que je sache,
Nommé mes deux héros ; faisons-le donc, et tôt.
L'époux s'appelait Pierre, et la femme Josette.
Tous deux vivant de peu, travaillaient rudement ;
L'un guidait la cognée et l'autre la navette.
Leurs travaux, réunis donnaient, bon an, mal an,
De quoi vivre, et bien juste. Or, cette fois, la femme
Disait à son mari : Je voudrais être dame.
Que nous serions heureux ! nous aurions des écus ;
Tu ferais le monsieur, tu ne bûcherais plus.
Moi je pourrais porter une ample crinoline,
Et des robes de soie et des jupons piqués.
Comme alors, cher ami, je ferai bonne mine !
Partout où l'on irait, nous serions remarqués.
Qu'en dis-tu, mon mari ?

—Que veux-tu que j'en dise ?

T'en aimerai-je moins quand tu serais mieux mise ?
Après tout que nous font ces superbes souhaits !
Ça ne sert plus de rien aujourd'hui ; mais naguères,
Dans ce cher bon vieux temps, le temps de nos grands
Ils auraient pu servir, si tu les avais faits. [pères,
Alors, vois-tu, ma femme, on rencontrait des fées,
Au cœur d'or, au bras long, qui, parfois, visitaient
Les pauvres gens dans leurs cabanes enfumées,
Et leur donnaient souvent tout ce qu'ils souhaitaient.
C'était plaisir de vivre en ces bonnes années.

—Mais le bon temps passé pourrait bien revenir !

—Oh que non ! n'en crois rien. Nous avons eu, ma chère,
Trop de maux à la fois : l'Anglais après la guerre,
La politique, et puis... c'est à n'en pas finir.
Dimanche, le curé n'a-t-il pas dit au prône,
Que les gens d'aujourd'hui se damnent sans retour,
Par leur impiété qui s'accroît chaque jour,
Par leur luxe insolent, leur cœur froid à l'aumône ?
—Sainte Mère de Dieu ! dans quel temps vivons-nous ?

IV.

Il se fit un silence, et les pauvres époux
Regardaient tristement brûler le feu dans l'âtre,
Réflétant sur leurs traits une clarté rougeâtre,
Quand, soudain, apparut à leurs yeux étonnés
Une fée à l'œil doux et qui leur dit : Tenez,
Braves gens, j'ai surpris votre simple langage,
Je l'aime et je vous aime ; or, que souhaitez-vous ?
Formulez trois souhaits, je les exauce tous,
Car vous avez encore les vertus d'un autre âge.
Ainsi donc trois souhaits, mais rien que trois... Bonsoir !

V.

Quand la fée eut quitté la demeure de Pierre,
L'embarras des époux faisait plaisir à voir.
Pour moi, disait Josette, en parlant la première,
Je voudrais être riche et belle, avec cela,

On se passe aisément du reste.

—Oh que non, femme, halte-là!

Dans vos souhaits, ne soyez pas trop leste,
Répondait Pierre en se grattant le front.
Belle et riche est fort beau, mais c'est une folie
De souhaiter ainsi, car si la maladie
Arrive et vous emporte, à quoi vous serviront
Votre beauté, votre richesse?

Nous montrerons plus de sagesse
En demandant d'abord le bien de la santé
Et de longs jours. Alors, ma foi, vive la joie!
—Pierre, vous n'êtes pas fin comme de la soie!

Si nous gardons la pauvreté,
Pourquoi vivre si vieux? Ma bonne vérité
La fée aurait bien dû nous donner plus de chance.
Ce n'est pas trois, mais dix souhaits qu'il nous faudrait;

—Tout ce que tu dis là, Josette, est vrai, très vrai,
Mais prenons notre temps, et que chacun y pense.
Avant le point du jour, nous pourrons, à nous deux,
Découvrir aisément ce qu'il faut dire ou taire,

Et nous serons bien malheureux
Si nous ne rencontrons de quoi nous satisfaire.
Et nous plaire.

—C'est ça, Pierre, j'y veux songer toute la nuit.
Mais il fait froid, le feu se meurt.

VI.

Josette

Mit alors dans le poêle un quartier d'épinette.
Le feu qui se taisait recommença son bruit,
Pétillant comme une fusée.
—Pierre, si nous avons du boudin maintenant,
Cuirait-il un peu gentiment
Sur cette excellente attisée?
Dit Josette en parlant sans arrière-pensée.
Mais ne voilà-t-il pas que, dans le même instant,
Tombe à travers la cheminée
Le plus beau des boudins que tripier fit jamais!
Rien qu'à l'examiner, l'eau venait à la bouche.
—O femme sans esprit! plus bête qu'une souche,
Est-ce ainsi que tu veux gaspiller nos souhaits!
—Mais Pierre!
—Tais-toi, femme! ou prends garde à ma trique.
Je souhaite vraiment que cet affreux boudin
Te pende au bout du nez, bel et bien, sans réplique.
Ça t'apprendrait au moins à modérer ta faim,
Tripe de loup! gourmande!

VII.

O le tableau comique!

Pierre parlait encor que le boudin maudit
S'étalait, cher lecteur, sur le nez de sa femme.
Je vous laisse à penser les fureurs de la dame,
Et si Pierre, à son tour, resta bien interdit.

VIII.

—La vilaine croix d'homme! ô quel affreux caprice!
Mon Dieu! qu'ai-je donc fait pour endurer ces maux?

Disait Josette à travers ses sanglots,
En tâchant, mais en vain, d'arracher l'appendice.

—Pierre, je t'en conjure, ôtes-moi ce supplice.
Voyons, Pierre, sois bon, je t'en supplie encor.

—Et que puis-je, bateau! contre ce maléfice?
Tiens, je vais souhaiter, cette fois, un trésor,

Et l'on fabriquera, pour cacher la saucisse
Qui t'allonge le nez un charmant étui d'or.

—Non, Pierre, je ne veux d'étui d'aucune sorte;
Il nous reste un souhait, tu me le laisseras,

Ou je me jette à l'eau.

—Vas-y donc de ce pas.

IX.

Josette, transportée, allait gagner la porte,
Quand Pierre, qui l'aimait, la retint par l'habit:

—Fais ton souhait, ma femme, et demande à ta tête.

—Eh bien, dit-elle, je souhaite
Que ce boudin me tombe. Aussitôt fait que dit.

X.

Et, pleurant de plaisir, Josette dit: La fée,
Comme elle l'a voulu, de nous deux s'est moquée.
Mais elle avait raison, et nous seuls avions tort.
A quoi nous serviraient ses superbes largesses?
Serions-nous plus heureux en changeant notre sort?
Le bonheur est-il donc dans de vaines richesses?
Si nous avons vécu, sans pâtir, jusqu'ici,
Nous vivrons bien encor et que Dieu soit béni!
Soumettons-nous toujours à sa volonté sainte,
Et, quant à l'avenir, ne nous en occupons?

On le prend comme il vient. En attendant, soupçons
Et mangeons le boudin sans crainte.

—Oh que tu parles bien! viens, femme, sur mon cœur,
Et pardonne à ton pauvre Pierre.

Il ne veut plus d'autre bonheur
Que d'avoir sa Josette et son humble chaumière.

GUÉRISONS

*Attribuées à l'intercession de NOTRE-DAME DE PITIÉ,
à l'occasion de la Statue Miraculeuse, honorée à
Montréal.*

Nous sommes heureux de recevoir, fréquemment,
et de pouvoir rendre publiques, par l'*Echo*, quelques-unes des guérisons opérées par l'invocation de Notre-Dame de Pitié, restées comme inconnues jusqu'à ce jour. Il est vrai que la plupart de celles, qui ont été répétées par l'*Echo*, n'ont pas le mérite de la nouveauté: ces guérisons étaient déjà anciennes. Mais elles n'en sont que plus propres à exciter une vive confiance envers Notre-Dame de Pitié, puisqu'elles ont été confirmées et prouvées véritables par l'expérience du temps. Plusieurs ne pouvaient même être appréciées à leur juste valeur, qu'après une expérience plus ou moins longue, eu égard à la nature

des maladies; et dans ce nombre, on doit compter la guérison de Mme. McGrath, qui est le sujet de notre présent article.

Cette dame, comme on le verra dans sa déclaration, était tourmentée depuis quatre ans d'un *rhumatisme inflammatoire*, et retenue au lit depuis neuf mois, lorsque, en 1855, elle fut guérie, d'une manière instantanée, à la vue de la statue miraculeuse. Mais si cette guérison, opérée tout-à-coup, dut paraître alors, et parut, en effet, très-frappante, aujourd'hui elle est pour nous d'une certitude indubitable, depuis qu'une expérience de *cinq ans* en a justifié constamment la vérité: la personne n'ayant plus éprouvé le moindre retour de son ancien mal. C'est ce qu'elle nous apprend elle-même dans la déclaration suivante.

IX. — GUERISON DE MADAME MCGRATH,
OBTENUE À MONTREAL, EN 1855.

Julie McGrath, née près de Mullingar, en Irlande, âgée de 70 ans, domiciliée à Montréal, épouse de M. McGrath, fut atteinte en 1851 d'un rhumatisme inflammatoire qui persévéra pendant quatre ans, et lui fit enfin souffrir, l'espace de neuf mois, les douleurs les plus vives et les plus intolérables. Elle ne pouvait plus se servir de ses mains ni de ses pieds, qui étaient paralysés et enflés; et il fallait qu'on lui donnât tous les soins qu'on a coutume de donner aux enfants. Dans cet état affligeant, elle usa de tous les remèdes que pouvaient lui conseiller les personnes de sa connaissance, qui allaient la voir, sans qu'aucun de ces remèdes, qui furent en très-grand nombre, lui procurât le moindre soulagement. Au contraire, après les remèdes, le mal semblait empirer toujours d'avantage. Le Dr. McCulloch, qui lui donnait ses soins, pensait qu'à la fin, ce rhumatisme était devenu chronique ou goutteux, et qu'il n'y avait à espérer de guérison que du temps.

Après neuf mois de ces souffrances aiguës, une cousine de madame McGrath, la Sœur St-François-Xavier, de la Congrégation de Notre-Dame, apprenant de M. McGrath, mari de la malade, l'état affligeant où elle était, conseilla à celui-ci de faire une neuvaine à Notre-Dame de Pitié, dans l'espérance d'obtenir sa guérison, et envoya pour cela à la malade, par une des enfants de sa classe, une médaille représentant Notre-Dame de Pitié, et une petite fiole contenant de l'huile de la lampe qui brûle devant la statue miraculeuse.

La malade commença en effet cette neuvaine, le 8 décembre 1855, de concert avec les élèves de la Sœur St-François-Xavier, et la communauté de la Congrégation. Chaque jour, madame McGrath récitait les *Litanies* de Notre-Dame de Pitié, et trois fois durant la neuvaine, on fit sur elle des onctions avec l'huile de la lampe. Mais les douleurs étaient devenues si vives et si aiguës que la malade était incapable d'appliquer son esprit à la prière, en sorte

que toute sa confiance était dans les prières que les autres faisaient à son intention.

Enfin, le dernier jour de sa neuvaine étant arrivé, elle désira d'aller vénérer la statue miraculeuse, et se fit transporter dans la chapelle intérieure de la Congrégation, où la statue était alors exposée: transport qui ne put être effectué qu'avec de grandes précautions et des peines excessives. Elle n'avait point encore vu la statue dont nous parlons; et dès qu'elle l'aperçut elle éprouva soudain un saisissement accompagné d'une sensation extraordinaire par tout son corps, depuis la tête jusqu'aux pieds, et même jusqu'aux extrémités des doigts: ce qu'elle ne pouvait s'expliquer à elle-même, ni comprendre. Seulement elle se sentit alors inondée des consolations les plus douces, et d'un sentiment de béatitude qui lui aurait fait désirer de mourir, pour ne pas perdre ces impressions si délicieuses, tant elle se trouvait ravie de ce bonheur.

De plus, elle comprit aussitôt que Dieu avait exaucé ses prières, et en demeura si parfaitement convaincue qu'elle ne put s'empêcher de s'écrier dans la Chapelle: *Je suis guérie!.....* Cette jouissance fut même si excessive, elle la toucha si vivement, et laissa dans toute sa personne des impressions si profondes, que pendant les huit ou dix premiers jours qui suivirent, il lui semblait qu'elle éprouvait une certaine faiblesse dans tout son corps, sans pourtant rien ressentir de son rhumatisme, qui l'avait quitté totalement depuis son entrée dans la chapelle. Dès ce moment, en effet, quoiqu'il se soit écoulé *cinq ans*, à dater de sa guérison, elle n'a jamais éprouvé aucune atteinte de sa maladie précédente et est allée tous les jours, à pied, pour assister à la sainte messe dans l'Eglise de Ste.-Anne.

Enfin, elle est parfaitement convaincue qu'elle doit sa guérison à la puissance de Notre-Dame de Pitié, et elle se regarderait comme la plus ingrate des créatures si elle avait le moindre doute à cet égard. Elle ajoute même, avec un profond sentiment de reconnaissance que, quand il lui survient quelque peine d'esprit, ou quelqu'un de ces ennuis dont la vie ne peut guère être exempte, elle n'a qu'à se rappeler les douceurs des impressions qu'elle éprouva à la vue de la statue miraculeuse; et que ce souvenir suffit seul pour la délivrer de ses peines, et lui rendre la paix du cœur.

Ainsi l'a déclaré la dite dame McGrath, dans la maison principale des Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, à Montréal, le 23 octobre 1860, laquelle déclaration a été signée par M. McGrath, mari de la dite dame, par Jane Condon, Margaret Brady, J. B. H. Byrne, tous témoins de la maladie et de la parfaite et constante guérison de madame McGrath.

TUS. MCGRATH, MARGARET BRADY,
JANE CONDON, J. B. H. BYRNE.

Le Roi Charles X, Parrain improvisé.

Le roi Charles X, en costume négligé, avec la casquette grise qu'il portait dans ses courses matinales et campagnardes, marchait un jour par la route qui conduit de Saint-Cloud à Villeneuve-l'Étang; il allait chez Mme. la Dauphine. Ces visites étaient une habitude paternelle chez lui et il y manquait bien rarement.

Il y avait entre ces deux nobles et belles âmes tant de rapports et de points similaires de contact, que des relations et une pieuse intimité leur étaient nécessaires.

Comme il avait dépassé la maison du garde à cheval Vallerant, à la porte jaune, une femme de vingt-cinq ans, endimanchée, parée de ses plus beaux habillements de village, passait, effarée, au devant de lui; on voyait à sa démarche, à sa physionomie bouleversée, qu'elle avait une grande peine et un grand embarras.

Le roi la prit en pitié sur sa seule apparence.

Il lui demanda en passant où elle allait ainsi parée, toute seule, dès le matin, un jour qui n'était ni fête ni dimanche.

— Où je vais, répondit-elle, où je vais, mon bon seigneur, est-ce que je le sais, moi; vous voyez une femme au désespoir.

— Que vous est-il donc arrivé? dit le roi vivement intéressé.

— Oh! mon Dieu, monsieur, ce qui m'est arrivé, c'est à faire perdre la raison; puisque vous avez l'air si bon et que vous paraissez vous intéresser à moi, je vas vous le dire. Imaginez-vous que mon cousin François Lebouteux m'avait promis d'être le parrain de mon enfant, qui, à cette heure, attend encore le baptême; depuis un mois et demi qu'il est au monde. Mais voilà que le cousin me manque de parole; il nous marque, dans une lettre qui nous parvient à l'instant, que ses affaires l'empêchent de s'y rendre. N'est-ce pas une horreur? mon bon monsieur. Comment voulez-vous que fasse mon enfant? est-ce qu'il peut se passer de baptême et de parrain? J'allais donc de ce pas lui en chercher un, le premier qui sera de bonne volonté. Si vous voulez, mon bon monsieur, vous m'avez l'air d'un si brave homme, que je ne serais pas fâchée de vous avoir pour compère.

Le roi se mit à sourire à cette proposition.

— Excusez-moi, mon bon monsieur, dit la femme un peu confuse de la hardiesse de sa demande, je ne voudrais pas vous donner de l'embarras, mais c'est que vous me rendriez un bien grand service, à moi et à mon mari, qui est honnête homme, connu dans tout le village. Et puis, tenez, ça porte toujours bonheur de faire un chrétien, c'est une âme de plus qui s'intéresse à vous, qui prie pour vous.

— Alors, dit le roi, à moitié ému et à moitié riant de l'étrangeté de cette offre et de la singulière excentricité de la scène, j'accepte, je serai parrain; entre honnêtes gens, il faut se rendre service. Seulement vous me donnerez une heure pour aller m'habiller comme on doit l'être pour une semblable cérémonie, là, chez moi, à deux pas d'ici.

— Oh! monsieur, que vous êtes bon, que nous vous aurons de la reconnaissance; mais c'est inutile d'aller faire de la toilette, vous êtes assez beau pour de pauvres paysans comme nous. Tiens, on n'a jamais eu de parrains semblables dans le village; toutes les voisines seront jalouses. Oh! que je suis heureuse! le cousin François peut bien rester à son Paris tant qu'il voudra maintenant, nous avons ce qu'il faut.

Et si le roi eut laissé faire cette femme, elle l'aurait embrassé, tant elle avait de joie expressive au cœur.

— C'est que les parents et la commère attendent, continua-t-elle. Ah! pour la commère, vous aurez quelque chose de gentil, je vous l'assure; une jeune de dix-huit ans, une jeune fille qui vous fera honneur quand vous l'aurez sous le bras.

Et ainsi parlant du bambin, du village, des parents, du compère, ils s'en allèrent jusqu'à la petite maisonnette. Toute la parenté s'y était réunie. La femme conta son aventure, sa bonne rencontre. On fit compliment au parrain improvisé. Quelques uns de la compagnie trouverent que son visage ne leur était pas inconnu. Enfin, on s'achemina vers l'église, le roi donnant le bras à sa gentille commère; et chacun disait: Fant-il que la femme à Jean Paul soit heureuse, d'avoir un parrain comme ça pour son enfant!

Lorsque le curé vint aux fonts baptismaux, il fut d'abord étonné de la tenue négligée, quoique distinguée, du parrain qui se présentait. Ce n'est guère l'usage, dit-il à son bedeau, de voir un bourgeois se présenter en casquette pour faire un baptême; après tout, cela nous importe peu; et il commença la sainte cérémonie.

Le baptême terminé et les évangiles selon saint Jean étant dits sur la tête de l'enfant, on passa dans l'antique sacristie toute étroite et humide de l'église.

— Quel est le nom du parrain? dit le curé.

Le roi n'y avait pas songé; il se sentit un léger trouble. Comment faire pour garder l'incognito, satisfaire à la demande du curé et ne pas mentir. Que dire? Si c'est Bourbon-Charles, on va me reconnaître...; et cependant le curé attendait...

— Votre nom, s'il vous plaît!

— Le Roi... c'est cela, M. Le Roi...

— Votre prénom?

— Charles...

L'acte dressé, la plume alla d'une main à l'autre, sans qu'aucun pût s'en servir autrement que pour apposer sur le registre une croix illettrée. Elle arriva au roi.

En ce moment, un homme qui jusque-là avait paru absorbé dans un doute et une recherche, s'avança vers le père de l'enfant qu'on baptisait et lui glissa une parole à l'oreille.

— C'est le roi!... vive le roi! s'écrièrent tous les assistants.

— Le roi! fit le vieux curé, laissant tomber ses mains sur la table et sa tête en arrière... Sire, pardonnez, excusez-moi. Quel honneur pour mon église, pour moi, pour tous ces braves gens! Ah! si nous l'avions su!... nous vous aurions au moins reçu à la porte avec la daïs et la croix, comme cela se fait à Notre-Dame, quand votre majesté va assister à quelque cérémonie religieuse.

Le roi!... disaient à l'émisson tous les assistants; et c'était un concert d'étonnements, de questions, d'interrogations mutuelles. Comment le roi est-il venu servir de parrain à la femme de Jean Paul? Où donc est-elle allée le chercher? Quel courage! Quel bonheur pour elle et son enfant! Celui-là ne sera pas malheureux... Quand on a pour parrain le roi de France, on doit devenir quelque chose, au moins sergent ou employé... Mais qui eût dit que ce vieux monsieur à la casquette grise était le roi? C'est singulier, comme un roi ressemble à un autre monsieur!... Je m'en doutais un peu, disait un vieux paysan; je l'ai vu quelquefois ainsi costumé sur la route de Villeneuve-l'Étang, où il s'en va voir Mme la Dauphine.

— Sire, dit respectueusement le curé en reprenant sa plume et l'approchant d'une main tremblante de l'écritoire, il faut donc que j'écrive sur l'acte de baptême de M. le roi?

— De France... reprit vivement Charles X. Vous voyez bien que je vous disais la vérité, et pour le nom de l'enfant, vous le savez... Charles.